

# Le Samedi

VOL. III — NO. 36

MONTREAL, 13 FEVRIER 1892

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO, 5 CTS.

## LA ST-VALENTIN



FACTEUR DU PAYS DES RÊVES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. -- Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 13 FEVRIER 1892.



Le toupet sert à cacher bien des rides.

Les avocats perdent leur patience, et les médecins leurs patients.

Nous est avis que la ville de Liège doit avoir une population flottante.

Définition des visites du jour de l'an : "Aller voir... si quelqu'un est sorti."

Ce n'est pas par une annonce dans les journaux que l'on peut retrouver l'amitié perdue.

Depuis l'introduction des tirages de trente mille à l'heure, il est certain que c'est la presse qui cause le plus de révolutions.

Pire que le tabac. Un homme qui vient de mourir à Cincinnati fumait deux mille jambons par jour. Rien d'étonnant qu'il soit mort.

Un individu, qui avait été séparé de sa sœur pendant cinquante ans, l'a retrouvée, rien qu'à la façon dont elle faisait cuire le beef-steak à sa maison de pension.

Quoique ce soit l'année bissextile, nous conseillons fort à nos jeunes lectrices de ne pas faire la demande elles-mêmes, à moins qu'elles ne soient en état de faire vivre un mari.

Les nouveaux règlement de police sont sévères. Non seulement les chevaux ne doivent pas aller plus de six milles à l'heure ; mais on n'admet plus sur le marché que des poulets bridés.

Il ne manque au Canada que deux cent trente sept mille arpents carrés pour être aussi grand que le continent Européen. Il a presque trente fois l'étendue de la Grande Bretagne et de l'Irlande, et a cinq cent mille acres de plus que les Etats-Unis.

## NOS CHÉRIS



Lili (entrant précipitamment).—Oh ! maman, si tu voyais ! La chatte vient d'avoir un tas de bébés jumeaux et je ne savais seulement pas qu'elle était mariée !

## SAUVÉ PAR UN MAUVAIS PENCHANT

Certain juge, qui se faisait remarquer par sa manie de marcher la tête basse, se promenait dernièrement avec un sien ami. Un gamin lui lance en passant, une pierre, qui heureusement lui effleure le haut de l'échine sans le blesser grièvement.

Le juge se redresse aussitôt et dit à son ami : "Si j'avais été un juge droit, j'étais un homme mort."

## TRAVAIL DE CHIEN

Madame Becpincé.—Je suis surprise que votre mari n'ait pas de gages plus forts que cela, lui qui travaille tant ! Que fait-il dans le moment ?

Madame Jambedebois.—La dernière chose qu'il a faite c'est d'avoir compté combien de tic-tac l'horloge fait dans un an,

## PLUS D'INCONVÉNIENTS

L'amateur de bicyclette.—Je crois que je vais cesser d'aller en bicyclette. J'ai beau être prudent, il y a toujours quelqu'accident qui arrive. C'est la deuxième fois que je suis arrêté pour avoir écrasé des gens.

L'homme d'affaires.—Je vais vous donner un petit conseil. Faites-vous agent collecteur ou huissier et tout le monde s'écartera de vous.

## UNE BEAUTÉ... ANTIQUE



Madame Parchemin.—Tais-toi. Qui t'a forcé à me prendre ? Est-ce que j'ai jamais couru après toi ?

Monsieur Parchemin.—Allons ! Le rat qui s'est fait prendre ! Est-ce le piège qui a couru après lui ? Mais ça y est tout de même.

## MOTS D'ENFANTS

Bébé faisait la promenade avec son père, quand, par un accident quelconque, il se perd dans la foule. Alors, tout en pleurs, il aborde un sergent de ville :

—Monsieur, dit-il, avez-vous vu un homme qui n'a pas de petit garçon ? Si vous l'avez vu, c'est moi le petit garçon.

Le professeur.—Les hommes de science nous disent que la lune est habitée.

Un futur grand-homme.—Alors, où c'est que le monde se met quand la lune n'a qu'un quartier ?

Toto assiste au catéchisme pour la première fois. Sa mère lui demande, s'il aime la nouvelle maîtresse ?

—Mais pas du tout, dit-il, elle est trop curieuse. Elle ne fait que nous poser des questions tout le temps.

## CES EFFRONTÉS DE MÉDECINS !



Garde-malade pratique.—Enfin ; avez-vous vu le médecin ?

Madame Sacapapier.—Oui. L'imbécile ! Il prétend que la sardine et le cognac ne sont pas bons pour les bébés. Moi, je connais cela : j'en ai perdu douze.

## LE GÉNIE DU COMMERCE

Deux individus causent sur la rue, un soir, des nouvelles du jour. Un colporteur qui passait, fait semblant de ramasser quelque chose en disant :

—Quelqu'un de vous a-t-il perdu un louis d'or ?

—Oui, dit l'un d'eux, en fouillant dans ses poches ; moi, j'en ai perdu un.

—Alors, reprend le colporteur, n'achèteriez-vous pas une petite boîte d'allumettes pour le chercher ?

## COMPENSATION

Charles.—Réellement, la confiance absolue que mon enfant a dans ma science, me fait avoir honte de moi-même.

Louis.—Laisse faire, mon vieux, ne te trouble pas pour si peu. Quand il aura vingt ans, il croira que tu ne sais rien du tout.

## PLUMES ET FRANGES

Une dame du monde se rend dernièrement chez une de ses amies demeurant loin de la ville.

En descendant du train elle rencontre le cocher et monte en voiture. Chemin faisant, elle fut surprise d'entendre ce dernier marmotter entre ses dents :

—Ils ne permettent pas qu'on porte de fleurs."

Comme elle ne semblait pas prêter grande attention à ce qu'il disait, il reprit :

—Et jamais ils ne vous permettront de porter des franges.

—Mais je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire.

Jugez de son ahurissement, lorsqu'il lui dit d'un ton bourru :

—Mais, n'êtes-vous donc pas la nouvelle nourrice ?

## AVANT ET APRÈS



*Madame Bingo.*—Je vais être si heureuse de vous voir à notre petite fête de jeudi prochain avec votre mari !

*Madame Congo.*—Comment ? Votre mari a invité le mien à passer la semaine prochaine à New-York.

*Madame Bingo.*—Ça, c'est avant qu'il ait eu l'avantage de me consulter.

## AMOUREUX ROYAUX

Les fiançailles du regretté Duc de Clarence, (Galles, que la mort vient de faucher à la fleur de l'âge, rappellent certaines épisodes de Cour, où ont figuré, dans leurs jeunes années, la Reine Victoria, le Prince de Galles et sa sœur la Princesse Louise, dont les mariages ont été plus ou moins romanesques, où l'amour ayant eu, comme chez le commun des mortels, son mot à dire.

Avant son mariage, le Prince Albert était un hôte assez assidu au château de Windsor. On dit que la jeune Reine dansait souvent avec lui et lui montrait certains égards, qu'elle se gardait bien de témoigner aux autres personnes de son entourage.

Un jour, dans un grand bal, Sa Majesté lui offrit un bouquet. Boutonné jusqu'au col, dans son habit de Cour, le Prince ne pouvait l'attacher à sa boutonnière. Nouvel émule de Sir Walter Raleigh, il prend un canif, fait une ouverture à son habit à l'endroit du cœur et y dépose avec amour le bienheureux bouquet.

Il paraît avéré que c'est la Reine elle-même qui fit les premières avances ; les opinions toutefois sont partagées sur la question des fiançailles. Les uns prétendent que la Reine, dans le but d'encourager son timide amoureux, lui aurait demandé si l'Angleterre lui plaisait, et qu'il aurait répondu tout simplement : "Oui, beaucoup." Le

jour suivant, elle répéta la même question et reçut la même réponse.

Le troisième jour, la Reine lui aurait demandé, en rougissant, s'il n'aimerait pas à vivre en Angleterre ? Il comprit, aux paroles affectueuses de Sa Majesté, et surtout à son air troublé et embarrassé, le bonheur qui l'attendait. Il fit alors sa déclaration en règle et le mariage fut décidé.

D'autres prétendent que lorsque la Reine lui demanda s'il aimerait à vivre en Angleterre, et que le Prince lui répondit : "Je le voudrais de tout cœur," Sa Majesté lui aurait dit : "En ce cas il ne dépend que de vous d'y rester, voici ma main."

On sait que c'est en Allemagne que le Prince de Galles rencontra pour la première fois la Princesse Alexandra. C'était en 1861, à une grande revue des troupes. La Princesse était alors en visite à la Cour de Berlin.

La rencontre des jeunes gens produisit les meilleurs effets et le Prince Con-

sort consigna dans son carnet cette remarque, qui démontre les espérances qu'il entretenait déjà : "La Princesse Alexandra recueille partout sur son passage des louanges méritées ; les jeunes gens semblent déjà éprouver un vif attachement l'un pour l'autre." L'annonce officielle du mariage, qui se fit plus tard, disait : "qu'il était basé sur un amour réciproque et sur les mérites personnels de la jeune Princesse."

Dès son premier jour en Angleterre, la nouvelle mariée conquit d'emblée tous les cœurs. Sa beauté ravissante et la bonté et la douceur, qui se manifestaient dans ses moindres actes, impressionnèrent tellement les gens, que la foule conçut pour elle un culte et un attachement qui ne firent que s'accroître par la suite.

C'est en Octobre, 1870, que la Princesse Louise fut fiancée au Marquis de Lorne. Pendant une promenade qu'ils firent ensemble de Glassalt Shiel au Dhu Loch, ils se firent des confidences. Revenue au château, la jeune Princesse alla trouver sa mère et lui fit part des intentions de Lorne et de sa demande en mariage, avouant naïvement qu'elle

l'avait accepté pour mari, croyant pouvoir compter sur le consentement de sa mère.

"Quoique je m'attendais depuis quelque temps à ce résultat," écrivait quelques jours plus tard la Reine, "je n'en fus pas moins profondément attristée. L'idée de perdre ma fille me fit cruellement souffrir. Il ne me restait qu'à prier Dieu pour que son bonheur fût parfait."

Le duc de Fyfe était un visiteur assidu chez le Prince de Galles, dont il était grand ami. La Duchesse, sa femme, n'était alors qu'une enfant. Leur liaison date donc de très loin. On remarque, même alors, que le Duc semblait beaucoup s'occuper de la jeune Princesse ; il intercedait sans cesse pour elle, lorsqu'elle avait fait quelque espièglerie, qui méritait réprimande. Malgré les défenses formelles de la mère, il trouvait moyen de passer en cachette à la jeune fille certains bonbons dont elle était friande. Louise, naturellement, l'idolâtrait et ne manquait jamais, le jour de sa fête, de lui présenter quelque petit bibelot confectionné de ses propres mains.

Pendant ce temps, la jeune princesse grandit. Ses seize ans sont sonnés ; c'est une belle et grande fille, mais pas du tout fière. Elle adore toujours le duc, mais cache ce sentiment bien loin au fond de son petit cœur. Elle est femme maintenant, et devient tout timide et gênée lorsqu'elle le rencontre. Lui, se trompant sur le sentiment qui l'inspire, la croit orgueilleuse et hautaine et la traite avec indifférence. Elle continue pourtant tous les ans à lui broder, pour le jour de sa fête, quelques jolis cadeaux, mais l'époque arrivée, le courage lui manque et elle serre tristement dans un tiroir ces mille petits riens qu'elle avait préparés avec tant d'amour.

Un beau jour, ces grands amants ont vu clair ; la paix s'est faite et le bonheur règne sans mélange au château de Fyfe. On se demande aujourd'hui, si, en vue de certaines éventualités, un descendant de cette maison ne pourrait pas monter sur le trône d'Angleterre.

## TOUT NATURELLEMENT



(A la grand messe.)

*L'organiste.*—Qu'est-ce que je vais jouer ?  
*Le maître de chapelle (qui a passé la nuit au club).*—Qu'est-ce qui est l'atout ?

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

*(A travers les journaux)*

Le comble de l'étonnement pour un oculiste :  
—C'est de voir dans son salon d'attente un myope et un presbyte échanger leurs vues !

Les enfants terribles :

—Maman, je voudrais bien aller au Paradis !  
—Pourquoi faire ?  
—Pour manger des fruits tiens !  
—Mais en voilà des fruits.  
—Oui, mais ceux-là ne sont pas défendus.

Au cours de mathématiques :

—Voyons, messieurs, dit le professeur, deux cochers partent en même temps, le premier a cent mètres d'avance sur le second, mais le second fait dix mètres de plus que le premier à la minute, où se rencontreront-ils ?

—Les élèves, en chœur :

—Chez le marchand de vin !

La dernière de Guibollard :

—Ce qui m'embarrasse toujours, disait-il hier, c'est de savoir quand ma montre sonne douze coups, s'il est midi ou minuit.

Dans sa jeunesse, le célèbre corniste et mystificateur Vivier faisait partie de l'orchestre d'un théâtre espagnol.

Un soir qu'il s'était endormi à son pupitre, ses camarades lui firent la plaisanterie de le laisser là après le spectacle.

La concierge, en faisant sa ronde habituelle, lui demanda qui il était et ce qu'il faisait dans l'orchestre à cette heure indue.

Alors Vivier, avec un magnifique sang-froid :

—Je suis cor et j'y dors.

Tête du concierge.

## CONTRASTES

A LA PLUS BELLE



I

*Le petit volage.* —Voici ce que St-Valentin  
M'a donné pour vous, ce matin.

Chez le photographe.

Un brave paysan de Rochecorbon s'amène samedi à Tours, pour se faire photographier.

—Comment désirez-vous poser ? dit l'opérateur.

—Oh ! pardié, comme vous voudrez, ça m'est égal.

—Le voulez-vous à l'huile, votre portrait ?

—A l'huile ! Ah ! grand Dieu, non, il y en a déjà assez à la maison. Faites-le au beurre.

Au Tribunal.

—Prévenu, êtes-vous marié ?

—Non, mon président.

—Eh bien ! c'est heureux pour votre femme...

Sur le pont d'un steamer allant de Douvres à Calais.

Un monsieur s'approche d'un autre passager et, ne sachant comment engager la conversation :

—Monsieur traverse la Manche ?

L'autre, impassible :

—Et vous aussi... sans doute.

M. et Mme Grigou font leurs achats du Jour de l'An.

Madame enveloppe une poupée de 9,75.

Si j'enlevais l'étiquette, demande-t-elle, on ne verrait pas le prix ?

—Sotte ! fait le mari en prenant une plume...

Laisse-la. Seulement, je vais mettre un 1 devant le 9.

A la correctionnelle :

Le président.—On vous a surpris volant à l'étalage du boucher ?

—Le prévenu.—Non, mon président, c'était pas pour voler.

Le président.—A quoi bon mentir ? (Après une légère pause).—Est-ce que vous n'avez pas un avocat ?

—Jean, lorsque vous cirez les bottes de Monsieur, ne pourriez-vous pas chanter des chansons moins vulgaires ?

—Je ferai observer respectueusement à Madame que je garde les airs d'opéra pour quand je frotterai l'argenterie.

Dans une agence matrimoniale :  
 —Monsieur, nous avons un article de premier choix... une veuve de trente ans, sans enfant, avec deux millions...  
 —Est-elle jolie ?  
 —Pas précisément... mais elle est poitrinaire.  
 —En êtes-vous certain ?  
 —Monsieur, notre maison vous la garantit.

Dernier écho de l'alliance :  
 A LA PORTE D'UN QUINCAILLIER  
 Lime Russe.

On a donné à Toto une boîte de couleurs. Son premier geste est de porter les couleurs à sa bouche.  
 —Si tu les manges, lui dit sa mère, tu mourras !  
 Le lendemain Toto voit passer un enterrement :  
 —Ça, fait-il, c'en est un qui a mangé des couleurs.

Comme il n'y avait que trois minutes d'arrêt et que Robinet en a eu pour cinq minutes,

POINTS DE VUE DIFFÉRENTS

Alice (revenant d'une promenade avec son fiancé).—Oh ! la belle petite marche que nous avons faite ! Nous sommes allé jusqu'au collège de Montréal ?  
 La tante.—Tu appelles cela une petite marche, toi ?  
 Alice.—Mais oui, il n'y a pas plus d'un demi mille.  
 La tante.—Je te demande pardon ; je parlais du temps que vous avez pris.

SOCIAUX

LE PLUS MALTRAITÉ



II  
 Le pauvre facteur.—Voilà ce que St-Valentin  
 M'impose sans but ce matin.

Pensée d'ivrogne :  
 —L'argent ! je m'en f... un peu ! Quand bien même que j's'rais myonnaire, j'pourrais-t'y être plus saoul qu'ça ?

Deux époux comparaissent devant le commissaire de police pour s'être battus sur la voie publique. Un ami les accompagne.  
 —Avez-vous vu le commencement de la querelle, demande le magistrat à l'ami.  
 —Oui, Monsieur le commissaire, il y a deux ans.  
 —Comment deux ans ?  
 —Oui, j'étais témoin à leur mariage.

le train a filé avec ses bagages et l'a laissé, très piteux, sur le quai.  
 —Voyons, voyons, dit le chef de gare, il faut prendre votre mal en patience...  
 —Oui, mais si on prend ma malle en souffrance?... murmure le malheureux que ses bagages inquiètent beaucoup.

Vide-Bouteilles fait goûter à un ami une eau-de-vie épouvantable, dont pourtant il garantit la pureté parfaite.  
 —Eh bien, comment trouvez-vous ça ?  
 —Délicieux... On dirait du cognac à détacher.

LE FROMAGE LE PLUS FACILE  
 A DIGÉRER

Il est admis que certains fromages sont plus faciles à digérer que d'autres, mais jusqu'à présent nous n'avons pas de données précises à ce sujet. Un savant allemand, Herr Klenze, vient de combler cette lacune. D'après lui, les fromages de Cheshire et de Roquefort sont les plus aptes à être digérés. Les autres viennent dans l'ordre suivant : Fromages Emmenthal, Gorgonzola, Neufchâtel, Romadour, Rotenburg, Mainz, de Brie. Le plus indigeste de tous, c'est le fromage suisse.

## UNE LECON D'HISTOIRE SAINTE



*Le curé.* — Bien ! Et après qu'Adam fut dans le paradis terrestre, quel grand malheur lui arriva-t-il ?  
*L'éclerc.* — Dieu lui donna une femme.

## LES MAUVAIS GENS

Je me promenais l'autre soir sur la rue Sainte-Catherine, en face du Queen's Theatre, au moment de la sortie.

Parmi les fiacres qui encombraient la rue, deux surtout avaient attiré mon attention. Ils étaient absolument semblables et appartenaient probablement à quelque loueur de voitures.

Tout à coup, un employé du théâtre se montre et lance un nom que je ne pus saisir, au milieu du brouhaha général. Le cocher le plus rapproché répond : " Par ici, messieurs ! " Deux hommes et deux femmes s'avancent et prennent place dans le coupé, que deux vigoureux chevaux enlevaient déjà, lorsque l'autre cocher s'aperçoit de la méprise et du vol de ses clients.

Alors, au milieu de l'hilarité générale, il apostrophe son confrère :

— Mais triple brute, tu ne vois donc pas que tu as les mauvaises personnes ?

## PAS PAREIL

Un quidam se présente l'autre jour chez son fournisseur et lui demande si on ne peut pas se quitter un compte avec un chèque ?

— Cela dépend, répond le fournisseur. J'accepterais assez volontiers le chèque de Sir Donald Smith, mais avec vous, j'aime mieux voir la couleur de votre argent.

## PINCÉE DE CONSEILS

## IMPERMÉABILITÉ DES CUIRS

L'acétate d'alumine, employé depuis longtemps pour rendre les tissus imperméables, a également été appliqué au cuir, mais ce sel se détache peu à peu sous l'action du frottement.

Une *inventrice*, madame Orlay, a remédié à cet inconvénient en ajoutant à l'agent imperméa-

bilisateur un vernis insoluble et non poudreux qui est appliqué à sec et à chaud après le passage dans les bains d'acétate d'alumine, de savon et après séchage à l'étuve à 85 degrés de chaleur.

Le bain de savon se compose d'une solution de savon, de paraffine et de résine. Le bain d'alun se prépare à 4 0/0.

Après ces préparations, le cuir reçoit alors la dernière couche, composée de :

2 onces de paraffine.

1 once de cire.

1/2 once de vaseline.

Et vous obtiendrez un cuir absolument imperméable, et pour longtemps !

Un journal scientifique assure qu'un peu de sucre sur les mains lorsqu'on les passe à l'eau après les avoir savonnées, a l'effet de rendre le savonnage supérieur et d'en accroître l'efficacité. On enlève plus facilement, de cette manière, les saletés, les taches de toutes sortes, etc.

## LA ST-VALENTIN

## THÉÂTRE ROYAL



— Le facteur qui arrive ! Carlo, laisse entrer !

“Night and Morning” tient l'affiche à ce théâtre, cette semaine. C'est un mélodrame, où Mr Edwin Arden joue le rôle principal.

Mr Arden est un compositeur habile et un acteur consommé ; aussi les applaudissements et les rappels ne lui manquent pas.

Messrs Alfred Beverly, Geo. Reno, Louis Dutton et Mr Dunn ont rempli leurs différents rôles avec un rare talent.

Mlles Lizzie Longuire, Lola Pomeroy et Lucie Lewis ont reçu un accueil des plus flatteurs et se sont très bien acquittées de leurs rôles.

Une scène des plus amusantes est une croi-sade sur la tempérance, espèce de parodie, où Mr S. F. Cary joue le principal rôle et provoque un fou-rire général.

Dernières représentations, samedi après-midi et le soir.

La semaine prochaine “Whallen and Martell.”



## PRÉSENCE D'ESPRIT AU BON MOMENT

Aux casernes de ..., les brouettes dont les soldats se servaient, disparaissaient d'une manière alarmante, sans qu'il fût possible de découvrir les auteurs d'un vol aussi audacieux.

Un soir, l'officier du guet faisait la ronde habituelle, en compagnie d'un sergent. En arrivant à un certain endroit, il constata que la sentinelle qui devait être de faction à cet endroit, n'était pas à son poste.

— Je parie, dit l'officier, que l'animal dort.

On le trouva en effet ronflant dans une brouette à quelques pas de là.

— Faites-le passer, dit l'officier au sergent, lui et la brouette au plus proche corps de garde.

Le sergent s'appréta à mettre cet ordre à exécution, lorsque le malheureux soldat se réveilla. Comprenant à l'instant tout le danger de sa position, d'un bond il s'élança hors de la brouette et saisit le sergent au collet, en s'écriant :

— Ah ! c'est toi, maraud, qui voles les brouettes ! Je t'ai enfin pris sur le fait, tu ne m'échapperas pas. Et il se mit à appeler la garde de toutes les forces de ses poumons.

L'officier s'aperçut bien de la ruse, mais tout en admirant la présence d'esprit du coupable, il lui fit une assez verte remontrance pour avoir négligé son devoir et s'en alla, au grand contentement de la sentinelle, qui s'était si finement tirée d'un bien mauvais pas, plusieurs jours de cachot au moins, car le code militaire est plus que sévère pour les gens qui s'endorment sur leur poste.

Nous accusons réception de l'almanach ou “Catholic Directory” des Frères Hoffmann, de Milwaukee, pour l'année 1892.

Cette intéressante compilation donne le nombre des églises catholiques, ordres religieux et communautés de toutes sortes, maisons d'éducation supérieure et élémentaire, etc., tant aux Etats-Unis qu'au Canada, Terre-neuve, etc., avec les noms et le nombre des cardinaux, archevêques, évêques, curés, vicaires ou prêtres desservants dans chaque diocèse, etc., et une foule d'autres renseignements précieux sur les progrès de l'Eglise catholique en Amérique.

La partie qui traite spécialement des affaires religieuses de la Puissance, est très bien faite. On y trouve une nomenclature complète et très détaillée de nos différentes maisons d'éducation, collèges, couvents, séminaires, et de nos écoles pour les enfants des deux sexes, avec les noms des différents instituteurs et institutrices, et le nombre d'élèves qui les fréquentent. On y trouve aussi une liste complète des journaux publiés dans les différentes provinces.

Nous nous faisons un plaisir de recommander cet ouvrage aux membres du clergé, aux communautés religieuses et aux maisons d'éducation.

## LE POURQUOI DES CHOSES

Le jeune Malreçu faisait depuis quelque temps une cour assez assidue à mademoiselle Letitia, sans recevoir le moindre encouragement. Il songeait au suicide, lorsqu'un soir elle lui causa un bonheur tel qu'il faillit en devenir fou.

— N'avez vous pas votre photographie, dit-elle ; je serais si contente de l'avoir !

— Avec plaisir, mademoiselle ; tenez, en voici une que je suis heureux de vous offrir.

Il n'est pas plutôt parti, que sa chère Letitia appelle la servante :

— Marie, dit-elle, si jamais quelqu'un ressemblant à cette photographie vient me demander, dites-lui que je suis sortie. Gardez ça dans votre chambre, afin de bien étudier la figure.

## AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Madame Sarah Bernhardt aurait gagné, paraît-il, en vingt-cinq ans de temps, comme actrice, la jolie somme de \$1,303,200 ; et la tournée qu'elle fait en ce moment, doit lui rapporter \$100,000 de plus. Les dix dernières années, elle a reçu en moyenne £12,000 par an ; les cinq dernières £20,000 ; et pourtant elle jouait, en 1872, au théâtre de l'Odéon à raison de \$10 par mois. En 1880, sa renommée, comme actrice, se faisait telle qu'elle retira en salaires £6,400 nets. En 1881, lorsqu'elle voyagea pour la première fois hors de France, elle gagna £10,000 ; et sa première tournée en Amérique lui rapporta £24,000, outre ses frais de voyage.

## LA LOI DES EXTRÊMES

— Quand je pense, disait un jour à son auditoire un orateur de tempérance, à la quantité énorme de boissons alcooliques qui se débite dans

cette ville, je me sens tout ému, suffoqué ; la parole me manque, je ne puis tenir en place.

— C'est comme moi, s'écrie au fonds de la salle, un vieil ivrogne incorrigible, qui avait de la peine à se tenir sur ses deux jambes.

## UN HOMME QUI FAIT SA MARQUE



Et qui laisse une impression profonde.



UN TAS DE VALENTINS ! ET TOUS GENTILS !



## PERLES SAUVÉES PAR UN CHANGEMENT DE CLIMATS

“Savez-vous,” me dit l'autre jour un bijoutier, “que les perles sont sujettes à des attaques de maladie. C'est pourtant le cas, et comme les enfants malades, elles ont besoin parfois d'un changement de climat, lorsque leur santé est mauvaise. Autrement, elles tombent en poussière et déperissent. Justement je connais un cas de ce genre.

“Une dame se présenta, il y a un an, à mon magasin et me montra un échin de perles magnifiques, mais qui commençaient à perdre leur lus-

cheter une serrure avec une adresse incroyable. Pendant que je faisais mon droit, je fus témoin, un jour, d'une scène assez comique.

—M... s'est fait pincer, pour être entré, sans permission, la nuit, dans un magasin. Il est au banc des criminels. Mon patron occupe pour la défense et, après un long et chaleureux plaidoyer, il réussit à le faire mettre en liberté.

Mon patron a une motion à soumettre à la cour, mais il a besoin de consulter certains papiers, qui sont enfermés dans une cassette, dont malheureusement le greffier a perdu la clef. Une idée drôle me passe par la tête, je me lève et m'approche de M... qui n'avait pas encore pris

sette qui contient les papiers dont nous avons besoin en ce moment.”

Le juge, désirant sans doute, comme tous les spectateurs, de voir opérer ce fameux voleur, consent assez volontiers. M... se lève et s'approche sans la moindre hésitation. Il prend la cassette dans ses mains, la regarde, introduit une simple épingle dans le trou de la serrure et d'un tour de main fait sauter le couvercle, sans rien briser, au grand ébahissement de toute l'assistance.

C'est peut-être la première fois qu'il a été permis à un voleur d'exercer ouvertement son dangereux métier ; mais le fait est authentique.

## LE 14 FEVRIER



—Encore ici ! Sorte de Polisson !  
Qui donc t'envoie ? Est-ce un joli garçon ?

tre accoutumé et semblaient être mortes. Je lui fis comprendre que ses perles étaient malades et qu'un changement d'air était absolument indispensable, si elle ne voulait pas les perdre tout à fait. Elle se rendit à mon avis et, un mois après, les perles étaient aussi brillantes, aussi belles que jamais.”

## VOLEUR QUI EST DE SERVICE

—M... est un voleur de profession des plus cocasses, me disait dernièrement un jeune membre du barreau, et je vous assure qu'il sait cro-

son congé. Je lui dis quelques mots à l'oreille et il me fait signe qu'il est prêt. Je fais ensuite part de mon idée à mon patron, qui l'approuve. Il se lève à l'instant même et dit, en s'adressant au juge : “ Qu'il plaise à la Cour : Le client, que je viens de faire libérer, veut témoigner à Votre Honneur et au juré, sa reconnaissance pour le verdict qui vient d'être rendu. Il me charge d'annoncer qu'il est prêt, séance tenante, à donner un échantillon des admirables dons dont la nature l'a doué, en venant en aide à la Cour pour nous tirer d'embarras. Il s'offre d'ouvrir, à la vue de tous, au moyen d'une simple épingle, la cas-

## PAS LA BONNE

Boitsee est un fameux joueur de billard. Dernièrement il y avait un concours auquel il devait prendre part. Mais, plein comme une outre, il ne voulait pas se risquer.

—Comment, diable, puis-je jouer, che vhois trois boules et trois queux ?

—Qu'importe ! lui dit son capitaine, frappe la boule du milieu.

La partie s'engage et le tour de Boitsee arrive. Naturellement, il manque.

—Pourquoi, lui dit son capitaine, n'as-tu pas frappé la boule du milieu ?

—J'ai bien frappé la boule du milieu, mais j'ai pris la queue de droite.

## UNE BONNE LEÇON

NOUVELLE

(Pour le SAMEDI)

Au numéro 11 de la rue du Château d'Eau, à Paris, se trouve un des plus grands magasins de la capitale. Il appartient à Japy frères, compagnie d'industriels des plus importants de la France; ils possèdent, en effet, six usines en province et occupent huit mille ouvriers. J'ai fait partie du personnel de cet établissement comme comptable.

Parmi les employés de la maison de Paris se trouvait, de mon temps, un commis vendeur, âgé de vingt-cinq ans, qui était un singulier type.

Son travers ou son ridicule le plus saillant était celui qu'accuse de préférence, le demi-savant, ce propre à tout et à rien, si commun aujourd'hui dans les grands centres et dont est pavée la ville-lumière: il avait la manie de la pose.

Ce jeune pédant avait, disait-il, beaucoup vu et tout lu; il connaissait tout ce que la civilisation offre de plus merveilleux et de plus raffiné; aussi, pour lui, le monde finissait-il aux fortifications et tout ce qui était par delà les barrières de Paris, n'était qu'à demi-civilisé.

De ces préjugés, découlaient forcément une foule de préventions contre les mœurs et les usages les plus respectables des provinciaux et en particulier de nos honnêtes campagnards que ceuiste appelait des bonshommes, des godiches et des pères butors.

Au magasin, il avait toujours quelques histoires prétentieuses à nous raconter dans lesquelles il s'attribuait naturellement le plus beau rôle: aussi, l'avions-nous surnommé le comte de Krac! Loin de s'en offenser, il tirait encore de cette épithète matière à vanité, disant que si ses histoires n'étaient pas vraies; elles dénotaient du moins chez lui de l'imagination et une certaine faculté d'invention; il avait donc l'étoffe d'un romancier, ce que nous n'avions pas l'hommeur de posséder, concluait-il; bref, ce jeune homme n'était, comme on le voit, qu'un hâbleur et un fat, enfin, selon l'expression populaire, un sot à trente six carats. Il était à craindre que ses défauts ne lui jouassent un mauvais tour, ainsi que nous en fimes plusieurs fois la remarque à ce ridicule personnage.

Or, d'où descendait ce prétentieux? d'un plébéien. Fils unique d'un simple conducteur d'om-

I  
*Les femmes dans l'Orient.*II  
*Les femmes dans l'Occident.*

## DEMANDE RAISONNABLE



*Le monsieur en culture (qui vient d'acheter un mauvais cheval d'un ministre méthodiste). Non: je n'espère pas que vous le repreniez; mais pour ne pas trop me voler, prêtez-moi pour une demi-heure votre chapeau et votre accoutrement, afin que je me refasse.*

nibus qui, à Paris, gagne à peine cent sous par jour en siégeant sur le tramway de huit heures du matin à minuit, le brave homme avait pourtant trouvé moyen de faire donner à son fils une solide instruction à l'école municipale Turgot, et le jeune homme était sorti de là à dix-huit ans, avec des connaissances assez étendues sur la comptabilité et les mathématiques, les sciences physiques et chimiques, outre une bonne connaissance de sa langue; en résumé, ce que nous appelons en France, une instruction primaire supérieure ou professionnelle. Armé de cette instruction qu'on peut appeler une demi-fortune, notre jeune sujet était entré dans la maison nommée plus haut et était devenu placier, c'est-à-dire commis voyageur de la place de Paris aux appointements de trois mille francs par an; en outre, il avait une commission de un pour cent sur les ventes, ce qui pouvait porter son traitement à environ cinq mille francs.

Hors de tutelle dès l'âge de vingt ans, (ses parents étant morts dans la même année), ce jeune étourdi menait une vie de franc viveur, courant concert, théâtre, club et bal. Il ne dédaignait pas non plus, le genre gavroche ou gamiu de Paris dont il s'affublait quelquefois dans les foules; naturellement, il en affectait aussi volontiers la langue, c'est-à-dire l'argot.

Un jour, il reçut une lettre de province lui annonçant la mort de

son oncle et le choix de sa personne comme héritier. Cet oncle s'appelait Félix Lormel et il était propriétaire d'une ferme aux environs de Dijon, nommée "Les Lilas" qui rapportait bon an, mal an, dans les vingt mille francs de revenu net. Bien que ne le connaissant pas, Monsieur Lormel, avait institué monsieur Jules Dalin, son neveu, pour son héritier, en considération de sa mère, qui avait été son unique sœur. Avec ce que mes lecteurs connaissent du caractère de notre gandin, je leur laisse à juger de son enthousiasme. Vingt mille francs de rente, quelle aubaine! que dec hâteaux en Espagne et ailleurs, et partout, il bâtit devant nous.

Monsieur Jules, ainsi que nous l'appelions, invita d'abord toute la bureaucratie de la maison, composée d'une trentaine de personnes, à un succulent déjeuner dans son restaurant pour le coup de l'étrier, nous promettant à son retour, un dîner aux truffes, arrosé de Champagne. Le restaurateur de M. Dalin sachant qu'il allait palper, fit crédit à son client, de nos trente couverts.

Pas plus que l'oncle, personne dans sa maison, n'avait jamais vu son neveu Jules. Celui qui lui annoçait la bonne nouvelle de l'héritage, lui écrivait comme intendant ou gérant de la ferme et exécuteur testamentaire. Il terminait sa lettre en lui demandant de bien vouloir lui indiquer le jour et l'heure de son arrivée, afin qu'il pût venir l'attendre à la station de Dijon, et il lui décrivait son costume pour que l'héritier le reconnût.

Toute la bureaucratie, qui avait trinqué à son bonheur, fit la conduite à M. Dalin jusqu'à la gare et ce fut avec une joie délirante qu'il nous pressa les mains en nous disant: à bientôt.

SUSPENSION DE PAIEMENTS



La cuisinière. — Ah ! bah ! Madame Marcassin, qu'est-ce que le petit a donc ?  
Madame Marcassin. — Le vaurien ! Il m'a avalé un œuf ; faut qu'il le rende.

Grâce à de nombreuses libations et à ses dispositions d'esprit, M. Jules dut certainement, pendant que le rapide l'emportait, rêver à la prophétie des sorcières de Macbeth : " Tu seras roi." Oui, lui aussi, allait être roi par la liberté, le luxe, l'indépendance et l'ivresse que donne sa majesté l'argent. Il se laissait bercer par ces rêves de bonheur sans horizon, quand le train stoppa aux bruits confus des mille mouvements de la gare d'arrivée, une de ces stations des grands centres qu'on pourrait appeler les enfers du commerce, tellement les affaires y sont actives et fiévreuses. Aussitôt, le conducteur, de son organe militaire, fit tressaillir les échos de la rotonde, de ce commandement administratif, stéréotypé dans la bouche de nos employés des voies ferrées — " Dijon ; vingt minutes d'arrêt ; buffet ; tous les voyageurs descendent de voiture."

Le nom de la capitale de la Bourgogne produisit, sur notre voyageur parisien, un effet magique et il s'écria en se redressant brusquement :

— Va, serre-frein de mon cœur, pas besoin de le dire, pour sûr que je descends de voiture et vivement ! et il ne fit qu'un bond du wagon sur le quai, son sac de voyage à la main. Il sortit précipitamment de la gare et chercha la personne qui devait l'attendre avec le véhicule d'honneur de la ferme, pensait-il. Mais dans la cohue des voyageurs et cochers, il ne put d'abord reconnaître son automédon, malgré son signalement qu'il possédait nettement dans le foyer de ses lorgnons.

Plusieurs cochers étaient costumés comme celui qu'il cherchait ; bah ! se dit Jules, attendons le déblaiement de la place, il nous sera facile alors de rallier mon cocher, à moi ; fit-il avec une pointe de vanité et il s'assit tranquillement sur un banc de l'avenue de la gare. Afin de se donner une contenance, il alluma un excellent *aristo*, ainsi qu'il appelait ses cigares de prix, par contraste avec le *crapulo* ou cigare d'un sou.

Pendant qu'il en humait avec bonheur les odorantes bouffées, omnibus, voitures et voyageurs s'éclipsèrent tour à tour. Il ne resta bientôt plus sur le cours de la gare que notre Narcisse et un homme à l'air humble, au costume ultra campagnard : gros souliers ferrés, pantalon écourté, gilet grotesquement bouffant et habit taillé à la diable, dans lequel deux hommes auraient pu tenir à l'aise, le tout surmonté d'un chapeau haute forme aux ailes demesurées et broussu à l'avenant, selon l'expression commune. Cette espèce de paysan du Danube, paraissait plutôt être costumé pour conduire une charge de produits maraîchers ou même pour charroyer du fumier que pour véhiculer un élégant citoyen de la capitale. Du reste, belle tête de vieillard encadrée de favoris, à la figure loyale et sympa-

thique, avec un port noble et droit encore pour son âge. Le personnage était flanqué d'un cabriolet à deux roues, hautes comme des roues motrices de locomotive, et en tout semblables aux anciennes carrioles de nos pères.

Les deux hommes, se voyant seuls, se rapprochèrent instinctivement. Le jeune homme prit la parole :

— N'êtes-vous pas monsieur Jacques, le gérant de la ferme des Lilas, qui devez prendre à la gare le neveu de monsieur Lormel ?

— Oui, monsieur, répondit le paysan.

— En ce cas, riposta assez fièrement notre jeune poseur, vous ne vous exécutez pas vite ! savez-vous, M. Jacques, que c'est là un singulier début pour gagner mes bonnes grâces, car c'est moi qui suis M. Jules Dalin, l'héritier de M. Félix Lormel ; je me souviendrai, conclua-t-il.

— Pardon, excusez-moi, monsieur, observa humblement le brave homme, je n'avais pas votre signalement, je ne pouvais donc vous reconnaître ; il eut été plus facile pour vous de me prévenir, puisque vous aviez le mien.

— Allons donc, la bonne blague, s'écria ironiquement M. Jules ; comme c'est facile de vous reconnaître, ainsi fagoté. Vous m'avez bien dit que vous porteriez tel et tel habit gris et brun, mais vous ne m'avez pas détaillé la coupe de votre costume et par tous les diables, je ne vous aurais jamais deviné sous cette uniforme de pailasse bourguignon.

En entendant ces paroles, la pauvre homme baissa la tête et parut profondément navré.

— Eh bien ! quand vous voudrez, maître Jacques, dit brusquement M. Jules.

Jacques s'avança près de la voiture et l'amena à portée de l'héritier.

— Quel affreux véhicule, dit-il en l'examinant et si tout le matériel de la ferme est à l'instar de cette roulotte à singes, ce doit être rigolo (cocasse), termina-t-il en argot.

C'était par une belle matinée de mai ; la route que suivirent d'abord nos voyageurs était un de ces magnifiques chemins nationaux qui sont de véritables promenades. Jacques, sur le désir de Jules, rendit d'abord la bride à son cheval qui partit à fond de train ; un demi-heure après la voiture s'engagea sur un chemin vicinal conduisant à la propriété des Lilas, située à une heure

LES HAUTS ET LES BAS



Le premier voyageur. — Quel chemin prendre pour atteindre le village ?  
Le paysan. — C'est là. Vous n'avez qu'à suivre le bout de votre nez.  
Le second voyageur. — C'est que, mon ami, nous voudrions faire route ensemble.

de là. Quoique assez bien entretenue, cette voie était plus rugueuse que la route départementale qu'on venait de quitter. Jacques fit alors remarquer à M. Jules que le cabriolet était très élevé, le véhicule ferait de nombreux soubresauts si on continuait à marcher avec une allure vive ; il allait donc modérer, afin, disait-il, de lui épargner des mouvements désagréables.

— Allez toujours, dit celui-ci.

A peine la voiture fut-elle lancée, qu'elle gémit affreusement sur ses grands ressorts rouillés, comme si elle eut roulé avec une charge de vieilles casseroles ; ses saccades faisaient danser maître Jules sur son siège, ainsi qu'un pantin. Aussi, impatient comme il l'était, commença-t-il à grommeler :

— Quelle horrible caliche ; est-il possible de vouloir aussi ridiculement un héritier ; c'est une mystification. C'est le cas de dire avec Casimir Delavigne, en modifiant un peu :

Durement cahoté  
Sur les affreux coussins d'un char tout éreinté !

— Et vous pouvez voyager là-dans, maître Jacques ? vrai, vous êtes bien paysan ; je ne sais lesquels ont le plus de goût, vous ou vos bêtes ? (et les imprécations de continuer) : la sale mécanique ; ah bin, n'en faut plus ; que Jupin la catapulte ! mais ce n'est pas même une charrette, ça, c'est une machine à berner ; oui, va, guimbarde de malheur, turlupine-moi bien pendant que tu me tiens ; je te fiche ma parole que tu ne me mécaniseras plus, car... il n'acheva pas ; un cahot qui heurta sa tête contre celle de Jacques, coupa sa réflexion.

— Maladroit ! rugit-il, vous mériteriez que je vous mette en disponibilité.

— Je me permettrai de vous faire observer que c'est vous-même, monsieur, qui vous êtes exposé à ces cahots ; je vous avais prévenu, dit Jacques avec calme.

— Pas d'observations, maître Jacques ; si vous ne savez pas conduire, passez-moi les guides.

— Les voilà, dit-il.

— Gardez-les, répliqua Jules avec impatience et ralentissez.

Ce furent les derniers mots qu'échangèrent nos gens avant d'atteindre la ferme des " Lilas."

ANTIDE.

(A suivre.)

PAS MOYEN DE LE SAVOIR

Le médecin. — Avez-vous eu le frisson ?

Le malade. — C'en avait tout l'air.

Le médecin. — Assez pour que les dents vous claquent dans la bouche ?

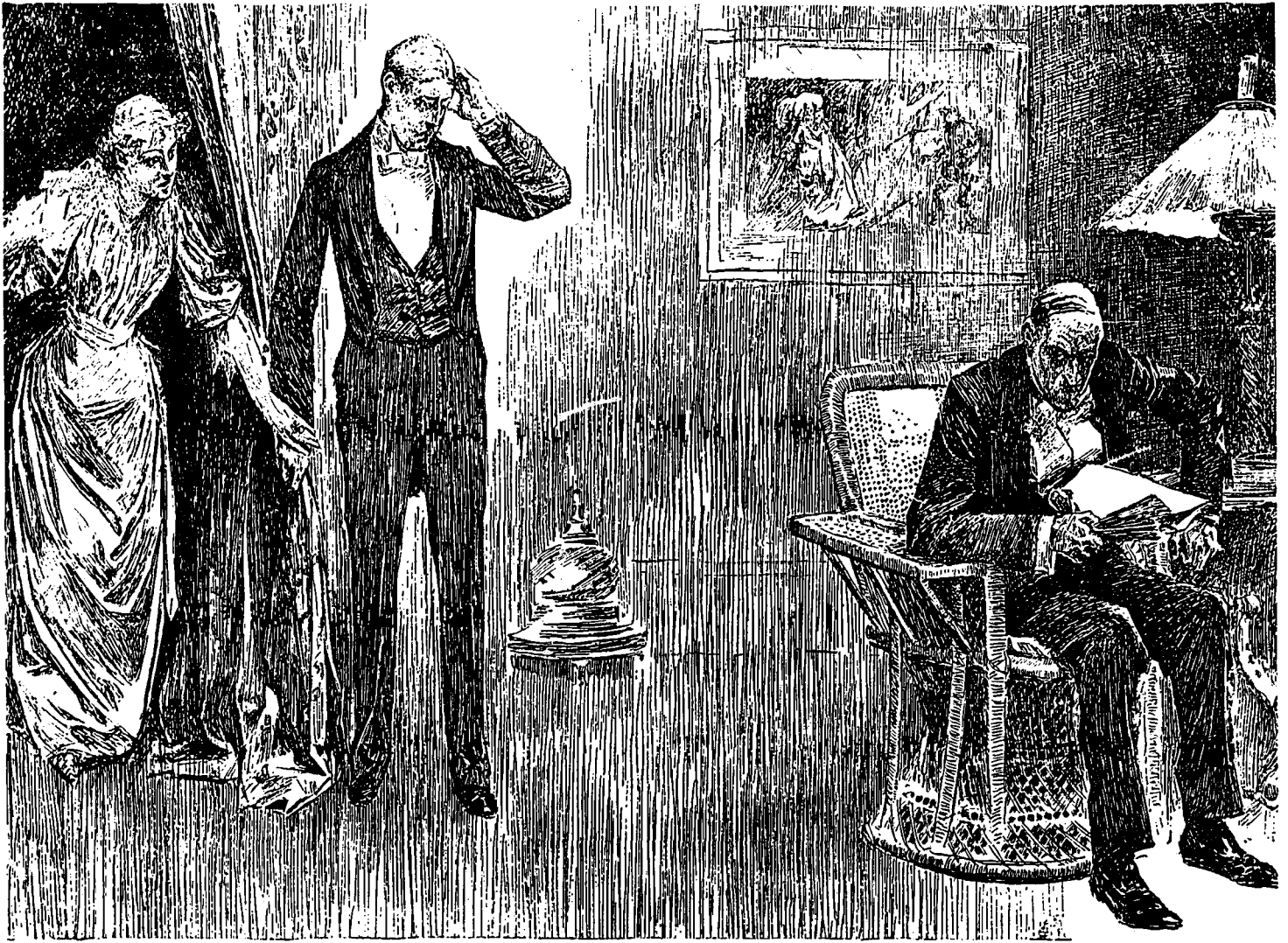
Le malade. — Je ne sais pas ; elles étaient dans le tiroir.

NOS CHÉRIS



Le maître d'école. — Que veut dire le mot anglais egg ?  
Marguerite. — C'est, monsieur.  
Le maître d'école. — Est-ce masculin ou féminin ?  
Marguerite. — On ne sait cela que lorsque l'œuf est éclos.

## LE MOMENT DELICIEUX



On il faut faire la grande demande à un papa mal disposé.

## LES MARIÉS DE SAINT-DENIS

## LÉGENDE

Voici une histoire joyeuse, piquante tradition du vieux Saint-Denis, oubliée sans doute par ses habitants actuels, mais que ses doyens racontaient encore, il y a trente ans. C'est la tradition des *Mariés de Saint-Denis*, gai pendant des rosières de Nanterre. En voici la curieuse origine.

Sous le règne de Henri IV, vivait à Saint-Denis un gentilhomme original, le marquis de Bernac, qui s'était marié quatre fois, avec les plus grandes précautions, et qui avait toujours été malheureux en mariage. Il se vengeait en mariant les autres et en les mariant à la loterie.

Un jour, le comte du Bourget, son voisin, lui confiait le chagrin que lui causait son fils.

—Louis est jeune, beau, riche, intelligent, disait-il ; je lui ai proposé toutes les jolies héritières du voisinage ; impossible de lui en faire accepter aucune pour femme. Il mourra garçon et mon nom s'éteindra avec lui, j'en suis désespéré.

—Rassurez-vous, mon ami, répondit le marquis de Bernac ; le vicomte Louis a mille fois raison de repousser tous ces hymens absurdes, arrangés d'avance. La sympathie est une chose d'aventure et de hasard. Je me charge de marier votre fils, si vous voulez me laisser faire.

—Je vous donne carte blanche, répondit le comte du Bourget.

A huit jours de là, une fête avait lieu chez le marquis de Bernac. Douze jeunes filles y étaient invitées au tirage d'une loterie.

Après les courses dans le jardin, l'escarpolette, les jeux de bague et tous les divertissements de l'époque, on entra au château pour goûter et tirer la loterie.

Les douze lots, que devaient gagner ces jeunes filles étaient exposés dans le salon ; c'était des colliers, des bracelets, des aumônières, des ceintures, des colifichets élégants etc.

Le gros lot, posé à l'écart, était une petite

boîte, une chose inconnue, un mystère. Tous les yeux devoraient cette nouvelle boîte de Pandore.

Un vieux chapelain de Saint-Denis tira les billets, et chaque jeune fille reçut le cadeau que lui adjugeait le sort. Toutes étaient ravies sans doute ; mais toutes enviaient la boîte au secret.

Enfin sortit le dernier numéro, et la boîte échut à la plus jolie de toutes les invitées, à Mlle Jeanne de Loménie.

Elle rougit et parut plus jolie encore, puis elle ouvrit la boîte et y trouva deux choses, un anneau de mariage et un billet ainsi conçu :

« Les convives de la fête d'aujourd'hui sont priés de se retrouver ici, dans huit jours, pour assister aux fiançailles de... » Les deux noms étaient en blanc.

Vous jugez de la curiosité générale !

Cette fois les jeunes gens ne furent pas moins intrigués que les jeunes filles, et le comte du Bourget, qui était là avec son fils, remarqua sur les traits du vicomte une émotion qu'il n'y avait jamais vue.

Le marquis de Barnac rit dans sa barbe, et chacun promit d'être exact au rendez-vous.

Pas un jeune cavalier ne dormit, à dix lieues à la ronde, et tous se seraient fait rompre les os pour savoir les noms laissés en blancs...

Enfin le grand jour arriva, et tous les invités se retrouvèrent à leur poste ; chaque jeune fille portait le lot qu'elle avait gagné huit jours auparavant ; celle-ci le collier, celle-là le bracelet, cette autre l'aumônière, etc.

Mlle de Loménie tenait à la main la petite boîte au grand secret... Elle la rouvrit et remit l'anneau de mariage au marquis de Bernac.

—Ouvrez-le aussi, dit le vieux gentilhomme en le lui rendant.

—Comment, s'écria la jeune fille, cette bague s'ouvre ?

—Et elle contient les noms des deux fiancés que nous allons fêter aujourd'hui, reprit l'homme aux quatre femmes.

Mlle de Loménie divisa l'anneau, y lut les

deux noms gravés dans l'or ; et de surprise, d'émotion, de saisissement, laissa choir l'alliance que le marquis fit passer de mains en mains.

Quand elle arriva à celles du vicomte du Bourget, il se jeta aux pieds de Mlle de Loménie et lui tendit la bague avec des yeux suppliants. Elle renfermait ces deux noms :

*Louis du Bourget ; Jeanne de Loménie.*

—Mariés par le hasard, s'écria M. de Bernac, c'est-à-dire par la Providence, qui a plus d'esprit que tous les pères et tous les enfants !

—Le gros lot de ma loterie était M. le vicomte, ajouta-t-il, et c'est vous qui l'avez gagné, mademoiselle. Si vous ne le gardez pas, vous pouvez le remettre en loterie.

Mais déjà l'alliance était passée au doigt de Jeanne, et le comte du Bourget, transporté, réunissait dans ses bras et son fils et sa bru.

Ils furent heureux sans nuage, comme disent les contes de fées, et eurent beaucoup d'enfants, comme l'espérait le comte.

En souvenir de leur mariage et de leur bonheur, ils instituèrent et dotèrent les douze mariés de Saint-Denis.

Chaque année, douze jeunes filles et douze jeunes gens étaient réunis à leur château, et s'épousaient à leur loterie, comme ils l'avaient fait eux-mêmes.

Et la tradition affirme que, deux siècles durant, — car l'institution survécut aux fondateurs, — pas un fiancé ne renia sa fiancée de hasard ; pas un père ne refusa son consentement et pas un ménage ne tourna mal.

Tout Saint-Denis, tout Paris accourait voir les douze mariés, dans leurs plus beaux atours, entrer à la vieille basilique, au bruit des mousquetades et des acclamations, s'agenouiller devant le même autel où s'agenouillaient les reines de France ; et après la bénédiction du chapelain, aller prier à l'entrée de la crypte où dormaient Saint-Louis, Philippe-Auguste et Henri IV.

Telle est la tradition des mariés de Saint-Denis.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## Les Intrigues d'Une Orpheline

## VII

## ET D'UNE

(Suite.)

Elle essaya de se persuader que c'était l'aide qu'elle avait vu, l'aide qui était arrivé sans qu'elle l'eût aperçu, et qui repartait après avoir rendu à Vargat les services qu'il attendait de lui.

Cependant, elle n'était pas complètement satisfaite, et elle ne tarda pas à devenir inquiète et tourmentée. Cet homme qu'elle avait vu ressemblait à Vargat, et elle se figura qu'il tenait sous son manteau un objet volumineux qu'il cherchait à cacher. Mais il allait si vite, et la vapeur était si épaisse, qu'elle n'avait pu rien distinguer qui confirmât son soupçon.

Poussée par un mouvement irrésistible, et sans se donner le temps de la réflexion, elle jeta une écharpe sur sa tête et sur ses épaules, et se rendit directement dans la chambre où Vargat était présumé veiller auprès du baron de Romilly.

Elle marcha si légèrement qu'elle n'entendit même pas le bruit de ses pas. En arrivant dans l'antichambre qui précédait l'appartement de son oncle, elle s'arrêta, et écouta, la respiration suspendue.

Pas un son n'arriva jusqu'à elle ; elle n'entendit ni gémissement, ni la forte respiration du docteur, ni quoi que ce soit qui lui révélât sa présence.

Tout était silencieux dans cette chambre, comme dans un tombeau, à minuit.

Elle tourna doucement le bouton de la serrure, et poussa la porte.

Elle s'ouvrit sans bruit, et elle pénétra dans l'appartement.

Elle ne vit point Vargat.

Elle jeta un regard vers le lit, et, dans sa frayeur, elle s'imagina voir la silhouette d'un corps étendu sous la couverture.

Cependant, cédant toujours au mouvement qui la guidait, elle avança au milieu de la chambre et regarda autour d'elle, pour chercher Vargat des yeux. Mais elle ne put le découvrir ; il n'était pas là.

Ses regards, toutefois, se portèrent sur la table à toilette sur laquelle étaient pêle-mêle une montre en or, un portefeuille et quelques papiers.

Quelques pensées qui intéressaient son avenir, traversèrent son esprit, et, sans hésiter, elle s'approche de la table et observe les objets qui se trouvaient dessus.

Elle ouvrit le portefeuille, et en examina rapidement le contenu. Elle en tira trois ou quatre feuilles qu'elle serra vite dans le corsage de sa robe. Elle prit ensuite les papiers qui étaient sur la table, et parmi lesquels il y avait une lettre. Cette lettre lui était adressée, et l'écriture était d'Ernest Rivolat. Elle la mit dans la même cachette où avaient passé les papiers enlevés du portefeuille. Elle s'empara aussi d'un petit trousseau de clef qu'elle fit également disparaître.

A ce moment, elle fut dérangée par un léger craquement qu'elle entendit dans l'antichambre, et elle se plaça promptement au milieu de l'appartement.

Elle y était à peine, quand elle aperçut Vargat debout, sur le seuil de la porte, qui la regardait comme un démon.

Une seconde après, il fut à côté d'elle. Il

la saisit par le poignet, et avec des yeux qui brillaient comme des météores, il s'écria, en contenant sa voix ;

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Je suis venue pour vous voir, murmura-t-elle, alarmée par ses manières.

— Pourquoi ? Pourquoi ? demanda-t-il vivement, vous saviez que vous pouviez vous fier à moi. Vous aviez un autre motif en venant ici. Parlez ! quel est-il ? Dites-moi la vérité. Vous n'oserez essayer de me tromper.

— J'ai vu un cavalier traverser le parc, il y a quelques minutes, répondit-elle.

— Malédiction ! s'écria-t-il. Après ? après ? Qu'avez-vous vu d'étrange à cela ?

— J'ai pensé que c'était vous, répliqua-t-elle.

— Moi ! Pourquoi ? demanda-t-il avec agitation.

— Il vous ressemblait, répondit-elle en tremblant.

— Ce n'était pas moi. Vous voyez bien que je suis ici, dit-il en lui indiquant le lit.

— Qu'avez-vous découvert là ? demanda-t-il à voix basse.

Elle trembla et recula.

— Rien, murmura-t-elle.

— Vous en êtes sûre ? dit-il.

— Je n'ai pas osé y regarder, répliqua-t-elle.

Et cependant, à ce moment même, elle ne put résister à la curiosité de tourner les yeux dans la direction qui lui était indiquée.

Un cri étouffé s'échappa de ses lèvres.

Les rayons de la lampe tombaient sur une figure livide, tellement contractée, qu'elle ne put lui trouver aucune ressemblance avec celle de M. de Romilly.

Vargat lui serra le poignet jusqu'au point où elle faillit s'évanouir de douleur.

— Gardez le silence, murmura-t-il entre ses dents. Retournez dans votre chambre. Ne jouez plus à l'espion ; attendez les résultats. Demain, vous saurez tout.

Elle se dirigea en chancelant vers la porte ; et, au moment de sortir, elle se retourna vers lui.

Vargat était aussi livide que la figure qu'elle avait vue sur le lit.

— Un moment, s'écria-t-il ; restez dans l'antichambre une seconde.

Elle obéit. Elle avait le cerveau dans un tel état que ce n'était que par un effort désespéré qu'elle réussit à continuer à voir et à entendre.

Vargat la rejoignit presque immédiatement et lui mit dans la main un petit flacon.

— Versez dix gouttes de cela dans un verre d'eau, dit-il ; et quand vous serez dans votre lit, buvez : pas avant.

Elle recula, mais il se hâta d'ajouter :

— Cela vous procurera l'oubli pour un temps, — des songes célestes jusqu'au moment où vous vous réveillerez, et, alors, le soleil sera déjà haut dans le ciel.

L'oubli pour un temps, c'était ce qu'elle pouvait désirer le plus ! Elle saisit le flacon, et, en le lui remettant, Vargat poursuivit :

— Ne manquez pas de faire comme je vous ai dit, sans quoi, demain vous seriez folle !

Elle comprenait à peine ce qu'il lui disait, tant elle était bouleversée, mais, ce qu'elle savait bien, c'est qu'elle n'oserait pas s'agenouiller et adresser à Dieu ces prières que, depuis sa plus tendre enfance, elle avait l'habitude de répéter.

Avant de porter sa tête sur son oreiller, elle but la potion que Vargat lui avait donnée, et presque aussitôt, elle tomba dans une profonde léthargie.

La matinée était fort avancée quand elle fut éveillée par sa femme de chambre. Celle-ci lui apprit que l'intendant était arrivé de

Paris, avec un médecin, et elle se hâta de s'habiller.

Elle descendit à la salle à manger, et, à sa surprise, elle y trouva réunis un personnage en noir, le docteur Vargat, l'intendant et la femme de charge. Cette dernière était en larmes.

En la voyant, l'étranger s'avança vers elle et lui dit :

— Ma chère demoiselle, c'est un devoir pénible que j'ai à remplir, mais je dois vous dire que j'ai examiné le malade pour lequel on m'a fait venir. J'ai écouté attentivement tout ce qu'on m'a dit et je me suis rendu compte de ce que monsieur a fait avant mon arrivée. Je n'ai pu que tout approuver. Je crois qu'il est impossible de faire plus et mieux. Je regrette extrêmement que tant d'efforts aient été inutiles et que ma présence ici ne puisse être d'aucun secours. Ma chère demoiselle, ayez le courage de supporter le coup auquel, je pense, vous êtes préparée. Le baron de Romilly est mort !

Hélène resta immobile comme une statue de glace, mais elle entendit le docteur Vargat dire, d'un ton de douceur et de sympathie :

— Il est bien triste et bien douloureux que la tête de la maison soit tombée soudainement. Il est douloureux de voir disparaître *une vie* de cette grande famille !

Hélène comprit la signification de ces deux mots : *une vie*, et elle tomba anéantie sur une chaise, mais elle ne s'évanouit pas.

## IX

## LA LECTURE DU TESTAMENT.

La mort de M. de Romilly fut vite connue dans le pays. De tous côtés, la nouvelle courut de bouche en bouche que "le baron malchance était mort."

Il est même singulier combien on fit peu d'effort pour découvrir le meurtrier, et, conséquemment, ces efforts furent sans résultat. Les hommes secouaient la tête en parlant du coupable, et beaucoup se laissaient aller, à ce sujet, à des idées superstitieuses. On considéra même comme un bienfait que la carrière d'une personne que des malheurs successifs ne cessaient d'accabler fût ainsi prématurément débarrassée de l'existence.

L'on est assez disposé à se fatiguer d'un homme qui est perpétuellement le héros d'infortunes diverses, et ce n'est pas toujours sans satisfaction qu'on apprend qu'un dernier malheur a mis fin à ses souffrances. Peut-être cela ne fait-il pas honneur à l'espèce humaine, mais ce que nous signalons là arrive assez communément.

C'est ainsi qu'il se trouva que, non-seulement personne n'intervint dans les arrangements imaginés par le docteur Vargat, mais même que ces arrangements n'inspirèrent ni surprise ni commentaires. Bien plus, si quelqu'un hasarda une remarque à ce sujet, ce fut pour les approuver.

Après que le médecin de Paris eut fait son rapport et reçu ses honoraires, il se hâta de partir. Il était très-connu, avait une grande clientèle, et, conséquemment, n'avait guère le temps de s'occuper d'un mort.

Le docteur Vargat eut dès lors la libre disposition du cadavre.

Il surveilla tous les détails et régla l'entrée dans la chambre de ceux qui désiraient adresser un dernier regard à celui qui avait été ou leur parent, ou leur ami, — et le nombre, hélas ! en était bien petit.

Vargat dit que le baron avait expiré dans un paroxysme d'agonie et que ses traits étaient, conséquemment, affreusement contractés. Il ajouta que vu l'état du corps, il

fallait préparer le cercueil immédiatement et procéder à l'enterrement aussitôt que les réglemens le permettraient. Très peu de personnes furent donc admises à voir le baron avant qu'il fut déposé dans son cercueil, et ceux qui eurent cet avantage auraient voulu ensuite, pour beaucoup, qu'on le leur eût refusé.

Toutes les mesures suggérées par Vargat furent ainsi considérées comme très-naturelles et exécutées avec une promptitude dont il eut lieu d'être satisfait.

Le duc de Flamanville apparut à la Tour-Blanche quelques heures après son retour au château. Il se montra prodigue,—pour lui,—dans ses expressions de sympathie et de condoléance à l'égard d'Hélène et lui offrit ses conseils et ses services jusqu'au jour où elle serait sortie des tourments inévitables, dans la circonstance où elle se trouvait.

Il lui témoigna, en outre, quelques attentions délicates, quoique la mort fût dans la maison : et nous devons dire que ces attentions ne furent pas perdues pour Hélène, qui les accepta, le cœur ému, et qui, en dépit de son chagrin simulé, lui laissa voir qu'elle n'y était pas indifférente.

Béatrice,—la pauvre petite Béatrice, était confiée, par la volonté de son père, à la garde et aux soins d'Hélène, car M. de Romilly n'avait eu ni le temps ni l'occasion de modifier son testament. On l'envoya chercher à la pension où elle avait été placée, pour qu'elle put assister aux funérailles de son père, et l'on fit venir également le jeune Raoul de Romilly.

Tous deux arrivèrent presque ensemble, et, malgré leur jeunesse, ils sentaient vivement la perte qu'ils avaient faite.

Raoul supporta le coup avec un courage et une fermeté qu'on n'aurait pas osé attendre de lui, quoique ses traits contractés et la pâleur de son visage laissassent deviner combien amèrement il pleurait son oncle ; mais la pauvre petite Béatrice fut longtemps inconsolable. Hélène eut bien du mal à lui rendre un peu de calme, malgré tous ses efforts, car les explosions de douleur de l'enfant étaient comme autant de poignards qui lui frappaient le cœur et dont elle n'aurait été que trop contente d'être délivrée.

Ces quelques jours furent terribles pour Hélène. La présence du corps sous le toit qui l'abritait ; les allées et venues des personnes qu'on voit toujours en pareille occasion et qui ne manquaient pas de s'entretenir de la mort mystérieuse de M. de Romilly ; l'air sombre et lugubre des domestiques, depuis la femme de charge jusqu'à la dernière servante de la maison ;—leurs mouvements lents et sans bruit : les sombres tentures ; la demi-obscurité des appartements ; les gémissements incessants de Béatrice et le silence de Raoul, qui ne parlait à personne autre qu'à elle, et encore par monosyllabes : tout cela, joint aux pensées qui bouillonnaient dans son cerveau, la mettait presque hors d'état de s'acquitter des devoirs qui lui incombaient.

De quelque côté qu'elle se tournât, des signes de mort frappaient ses yeux ou des sons étouffés, indiquant le voisinage du tombeau, arrivaient à son oreille. L'air même paraissait imprégné de cette odeur étrange qu'on ne respire qu'autour des morts. Les bontés que M. de Romilly lui avait prodiguées, lui revenaient en foule à l'esprit, et, au milieu des reproches que lui adressait sa conscience, elle ne pouvait se défendre de l'idée qu'elle avait perdu son plus sincère ami. N'importe comment était arrivé le malheur, elle s'avouait, dans son for intérieur, que le coupable, c'était elle.

Elle lutta contre ces réflexions accusa-

trices et les horribles influences dont elle était assaillie de toutes parts. Pour s'y soustraire, elle fixa ses regards sur une couronne qui semblait flotter dans l'air, à la portée de sa main, qui tantôt tournait en cercle autour d'elle et tantôt s'agitait au-dessus de sa tête, comme un insecte aux ailes d'or attendant le moment favorable de se poser sur son front.

Ce fantôme et la superbe position qu'on lui avait promise, aidèrent à la soutenir dans cette épreuve. Ils l'aiderent à conserver un air calme, à recevoir tout le monde et à écouter, sans trop d'émotion, les observations que se permettaient les uns et les autres et qui, quoique faites innocemment, ne laissaient pas que de la frapper jusqu'au fond du cœur.

Mais, de tous les jours, le plus cruel fut celui où eurent lieu les funérailles.

À la suite des bâtiments qui formaient le château de la Tour-Blanche, il y avait une antique chapelle, sous laquelle était une crypte où reposaient les cendres des ancêtres de M. de Romilly et les restes de sa femme bien-aimée, la mère de Béatrice. C'est dans cette chapelle que devaient être dites les prières et c'est dans cette crypte que devait être déposé le corps.

Le duc de Flamanville, qui s'était mis en communication avec le notaire du baron, nommé Darville, et avec l'intendant, avait donné ses vues sur la manière dont la cérémonie devait être conduite ; et, quoique Hélène eut exprimé le désir que les choses se fissent simplement, il avait tout arrangé pour que l'enterrement fut pompeux.

Toutes les personnes du voisinage ayant quelque importance furent invitées, et tous les tenanciers du château ne manquèrent pas de venir. Beaucoup qui se seraient abstenus en d'autres circonstances vinrent, attirés par la nature mystérieuse de la mort de M. de Romilly, et ce ne fut pas sans effroi qu'Hélène vit réunie dans le parc une foule si considérable, alors qu'elle avait espéré qu'il n'y aurait de présents que les gens de la maison et les personnes qui avaient un intérêt immédiat à la cérémonie.

Mais le duc de Flamanville en avait ordonné autrement.

Hélène se trouva occuper, avec Béatrice et Raoul, la première place, et les regards se portèrent d'autant plus sur elle que, durant toute la cérémonie, il lui fallut prendre soin de Béatrice, qui ne cessait d'être dans un état d'évanouissement.

Le corps avait été placé dans la grande salle en bas et c'est là que la procession se forma.

Les fermiers prirent la tête et furent suivis par l'intendant et divers agents du baron. Puis venaient, avec tout le cortège, le chapelain, qui était en même temps le curé de la paroisse voisine, et le cercueil, que portaient huit hommes, tous tenanciers de M. de Romilly.

Derrière le cercueil, marchait la petite Béatrice, à présent orpheline, absolument soutenue par Hélène, dont le bras entourait sa taille et dont les lèvres, placées presque à son oreille, lui murmuraient des paroles de consolation et de tendresse.

Cette partie de son devoir n'était certes pas la moins douloureuse. Elle savait que cette enfant charmante et si délicate, sur le visage de qui tombaient ses larmes, devait mourir pour qu'elle arrivât à l'élevation qu'elle convoitait, et elle ne pouvait se dissimuler qu'il y avait quelque chose d'horriblement satanique dans les consolations et dans les démonstrations de tendresse qu'elle lui prodiguait. Mais elle savait que tous les regards étaient fixés sur elle et qu'elle devait jouer son rôle jusqu'au bout.

La tenue de Raoul était remarquable ; il marchait seul, d'un air ferme, fier et hautain. Quoiqu'il souffrit affreusement, son agonie n'était visible qu'à la pâleur de son visage et aux deux anneaux rouges qui entouraient ses yeux et qui prouvaient que, quoique pas une larme ne mouillât en ce moment ses paupières, il en avait versé de bien amères dans le silence de sa chambre.

Tout jeune qu'il était, il semblait proclamer, par son air et ses manières, qu'il se donnait pour mission de découvrir le complot qui avait conduit prématurément son oncle au tombeau et de châtier le meurtrier.

Après lui, et avec une réelle ostentation, quoiqu'elle fût parfaitement calme et froide, venait le duc de Flamanville, derrière lequel étaient rangés en foule les habitants du voisinage. Les domestiques de la maison fermaient le cortège.

En arrivant à la chapelle, Hélène, bien qu'elle tint dans ses bras Béatrice à demi évanouie et qu'elle eut sa joue posée contre la sienne, se retourna pour voir si elle apercevrait Vargat, qui avait dû prendre place auprès du notaire ; mais elle eut beau chercher, elle ne le vit pas.

Elle ne douta pas qu'il ne fût dans le cabinet de M. de Romilly ou dans son propre appartement, à la recherche de papiers,—peut-être des clefs dont elle s'était emparée ; mais elle les avait cachés dans un lieu si secret, qu'elle était certaine qu'il ne pourrait les découvrir. Elle ne pouvait imaginer quel était son but en agissant ainsi. Elle avait la certitude qu'elle n'avait rien à craindre de lui, et cependant son absence l'inquiétait.

Enfin, le cercueil fut descendu dans le caveau, et elle éprouva un soulagement quand elle vit la cérémonie finie.

Mais au moment où la foule s'éloignait, elle s'aperçut que Béatrice s'était évanouie dans les bras de Raoul, qui se trouvait près d'elle, en voyant descendre le cercueil ; et, à l'instant où elle allait la relever, une personne vint passer à côté d'elle et se plaça sur le bord du tombeau.

Elle entendit un murmure étrange de voix, et ce murmure fut suivi d'un éclat de rire moqueur, diabolique.

Elle tourna les yeux et elle vit une grande femme, couverte de haillons, dont la figure était jaune et maigre, et qui, ses longs cheveux noirs en désordre, gesticulait d'un air insensé.

—Ha ! ha ! ha ! criait-elle : fous que vous êtes, victimes complaisantes d'une imposture habilement ourdie ! le baron de Romilly n'est pas mort ; il vit pour endurer les tortures que lui infligera ma vengeance.

Immédiatement, douze mains la saisirent et l'entraînèrent hors de la chapelle, malgré ses cris et ses tentatives de résistance.

—Ce n'est que la folle Rachel, murmuraient plusieurs voix.

Personne ne fit attention à ce qu'avait dit la folle Rachel.

Personne, excepté Hélène ! Les paroles de cette femme parurent la frapper d'une crainte étrange, d'une sorte de paralysie. Non pas qu'elle attachât aucune croyance aux assertions de cette folle, car Hélène était bien convaincue que c'était le corps de Romilly qu'on venait de descendre dans le tombeau. La seule chose dont elle doutait, c'est qu'il fût bien uniquement mort de la blessure que lui avait faite le coup de pistolet.

Mais elle n'eut pas le loisir de se livrer à ces réflexions, car l'état de la pauvre Béatrice était le sujet de l'anxiété générale. L'intendant, qui était un homme fort, la souleva dans ses bras et la porta dans sa chambre, où elle fut suivie par Hélène, qui

fut enchantée d'échapper à une scène dans laquelle elle craignait de finir par succomber.

Après l'enterrement, quoiqu'on eût servi des rafraîchissements au château, très peu de personnes y goûtèrent et la foule se dispersa promptement. Il y avait quelque chose de si mystérieusement horrible dans la mort du baron de Romilly,—quelque chose de si triste dans ces funérailles, où les seuls réellement frappés étaient deux jeunes filles délicates et un tout jeune enfant,—que chacun avait hâte de s'en aller pour secouer le sentiment d'oppression auquel les plus forts eux-mêmes n'avaient pu se soustraire.

Il semblait étrange qu'aucun membre de la famille Romilly ne fût venu prendre la direction des affaires, et que Béatrice, son cousin Raoul, et Hélène fussent les seuls représentants de la maison. Les gens du voisinage haussaient les épaules, en parlant de la fatalité qui pesait sur la Tour-Blanche, et quoique les limiers de la justice recherchaient activement le meurtrier du baron, nul ne croyait qu'ils arriveraient à un résultat.

Quand vint le moment de lire le testament laissé par M. de Romilly, il n'y avait que très-peu de monde au château; et quand ceux qui pouvaient avoir intérêt au contenu de cet important document se trouvèrent réunis dans le salon, la maison devint aussi silencieuse que le mausolée dans lequel le corps de M. de Romilly venait d'être déposé.

Hélène avait prié le duc de Flamanville d'assister à la lecture du testament. Elle désirait qu'il questionnât le notaire sur certains points, persuadée qu'elle était que le duc serait grandement désireux d'obtenir sa main quand il connaîtrait toute l'importance des propriétés qu'elle espérait posséder bientôt.

Et tandis qu'elle roulait ces pensées dans son esprit, le visage pâle de Béatrice reposait sur son sein: elle caressait ses cheveux, embrassait son front, et lui murmurait à l'oreille des paroles de consolation et d'espoir.

L'on procéda à l'ouverture du testament, et ses dispositions étaient telles que M. de Romilly les avait fait connaître à Hélène. Il n'y avait aucun changement, aucun codicile, quoique le baron eût exprimé l'intention d'y apporter de grandes et nombreuses modifications. Il avait compté régler ce point avant de se mettre en voyage, et la mort ne lui en avait pas laissé le temps.

C'est ainsi qu'Hélène se trouva avoir Béatrice et Raoul confiés à ses soins et être chargée de faire exécuter les volontés de son oncle.

Quelques-uns des légataires ne purent s'empêcher de s'étonner, à voix basse, que M. de Romilly eût réuni de si importants intérêts dans les mains d'une personne si jeune, et le duc de Flamanville fit lui-même une remarque à ce sujet, mais le notaire répondit immédiatement:

—Sans doute, ce sont de grandes responsabilités que M. de Romilly a laissées à mademoiselle Hélène de la Roseraie; mais il n'avait pas prévu qu'elles peseraient sitôt sur ses épaules. M. le baron était comparativement jeune, et il était en droit de compter que la jeune personne, en qui il mettait une confiance si illimitée, atteindrait un âge mûr, avant d'avoir à s'occuper des devoirs qu'il lui léguait. La tâche est difficile, sans aucun doute, mais elle n'a rien assurément d'impossible. Mademoiselle de la Roseraie a depuis longtemps la direction morale de sa cousine et elle a su gagner son affection. Elle s'est également concilié l'estime et le respect de son cousin Raoul, et ceux qui la connaissent le mieux, savent qu'elle est en

état de guider ces enfants jusqu'à ce qu'ils aient atteints l'âge d'agir par eux-mêmes. Pour ce qui est des affaires d'intérêt, j'espère que mademoiselle de la Roseraie me conservera la confiance dont la famille m'honore depuis tant d'années, et je pourrai ainsi lui rendre les mêmes services que j'ai rendus à M. de Romilly. Avec un notaire habile et expérimenté, qui considère l'honneur comme le premier des biens, pour homme d'affaires, avec un régisseur capable pour administrer les propriétés comme elles l'ont été jusqu'à présent, et avec l'aide et les conseils d'amis tels que ceux dont mademoiselle de la Roseraie sera bientôt entourée, j'avoue qu'il me semble qu'il sera facile à cette jeune personne de s'acquitter de sa tâche loyalement, fidèlement, et avec autant d'habileté que si elle avait plus d'années sur la tête.

Un murmure d'approbation accueillit ces remarques, car elles n'étaient pas dépourvues de raison. Hélène, toutefois, ne leva pas les yeux pour remercier le notaire,—même par un regard; ses expressions lui semblaient pleines d'ironie, et elles la blessaient plus qu'elles ne la flattaient.

Elle ne put, néanmoins, s'empêcher de tourner la tête vers le duc, pour voir quel effet les paroles du notaire produiraient sur lui, et ce fut avec un certain malaise qu'elle vit ses yeux bleus attachés avec une expression d'admiration sur la figure pâle de Béatrice.

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

## Election du Quartier St-Jacques

COMITÉ CENTRAL

DE

MR. JOSEPH BRUNET

1476 Rue Ste-Catherine

SALLE DUMONT (Club Letellier)

OUVERT LE JOUR ET LE SOIR

Les amis sont priés d'assister

Des orateurs distingués adresseront la parole tous les soirs.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de drogues pures, aux prix du gros.

### SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS PROP. ET CERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 15 FEVRIER, Après-midi et soirée.

LA FAMEUSE COMPAGNIE DE VARIÉTÉS DE

## WHALLEN & MARTELL

25 — ARTISTES — 25

Chanteurs, danseurs, acrobates, etc. Une compagnie hors ligne.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE: LA COMPAGNIE DU HOWARD ATHENEUM.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE URCE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

21,400 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

# DYSPEPSINE

— LE —

GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

— POUR LA —

# DYSPEPSIE

GUÉRIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliaires,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies. 50 cts. la Bouteille

**E. G. SIMARD, B. C. L.**  
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

**J. EMILE VANIER**

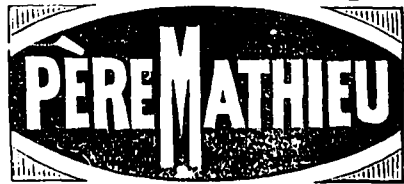
(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

Le Remède du



Guérit radicalement et promptement  
L'INTÉMPÉRANCE et débarrasse tout désir  
des liqueurs alcooliques.

Prix : \$1.00

## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis : musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissent toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,  
*Contracteur - Menuisier,*

218 AVENUE LETOURNEUX,

VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin  
promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

**10 Cts.**

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands  
FEUILLETONS à sensation

**"L'ANGE DU FOYER"**

— ET —

**"Le Remords d'un Ange"**

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112  
et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT  
LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis,  
5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00.  
M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Écrire  
à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamarti-  
nienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, di-  
recteur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—  
Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—  
Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas.  
New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs.,  
six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie,  
79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux  
renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie,  
c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel,  
Paris.—*Spécimen franco sur demande.*

## Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement re-  
commandée par des personnes  
compétentes, plusieurs  
médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.  
Joliette, P. Q., Canada.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour,  
avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les  
jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce  
qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français  
de Montréal.

UN CENTIN LE NUMÉRO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de  
quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les  
journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

**20,774 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

## Poirier, Bessette & Neville

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché,  
toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encan, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.